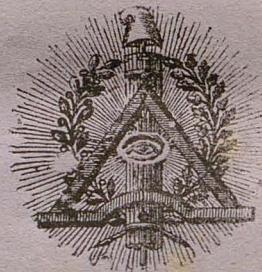


Cote 473
Cote 473

THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ
FRATERNITÉ

OU



REVOLUTIONNAIRE

ЛІБЕРАЛІСТІВ
ІДІОЛІГІАЛІ

ALISBELLE,
OU LES CRIMES
DE LA FÉODALITÉ,
OPERA.

ALIAS PHILIB

ON THE ORIGIN

DE LA SPONTANÉITÉ

OU ACCO

ALISBELLE,
OU
LES CRIMES
DE LA FÉODALITÉ;
OPERA
EN TROIS ACTES, EN VERS;

Par le Citoyen DESFORGES,

*Musique du Citoyen LOUIS JADIN
Joué au Th. National le 27 février 1794*

Le prix est de 40 sols.



A PARIS,
De l'Imprimerie du Citoyen PRAULT l'ainé, quai
des Augustins, à l'Immortalité, N°. 44.

VENTOSE,
L'AN II. DE LA RÉPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

ENGUERRAND, Seigneur de la Rochebrune.

GUISCARD, sous le nom de Robert.

OLIVIER, frère d'Alisbelle.

ALISBELLE, femme d'Enguerrand, amante de Guiscard.

LIONEL, enfant de douze ans, fils d'Alisbelle & de Guiscard.

CLAIRE, sœur de Guiscard, femme d'Olivier.

CHŒURS de Valets-Soldats.

TROUBADOURS, Bergers & Bergères.

La Scène est chez Enguerrand, à la Rochebrune.



ALISBELLE,
OU LES CRIMES
DE LA FÉODALITÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon gothique, mais très-riche ; la porte du fond donne sur une vaste cour au milieu de laquelle on voit un obélisque dont le piédestal est fait en forme de tombeau.

SCENE PREMIERE.

ENGUERRAND, ROBERT. Suites.

ENGUERRAND.

Qu'on m'écoute en silence, & que tout se prépare
Pour l'accueil que je dois à Claire Valdemare

A 2.

(6)

ROBERT à part ; surpris & joyeux.

A Claire Valdemare ! oh , Dieux !

ENGUERRAND.

Qui doit venir

Avec l'époux auquel elle vient de s'unir,

Sur mes terres pour un voyage,

Robert , elle me fait demander un passage ,

Sans peine elle a su l'obtenir.

Je ne la connois pas , mais peut-être elle est belle ,

Et calmera le souvenir

De ma tendre épouse Alisbelle

Dont je pleure envain le trépas.

Ah ! tâchons d'éloigner une image cruelle ,

Par des danses , des chants , la gaité d'un repas ,

Je charge de ce soin mon serviteur fidèle.

ARIETTE.

Je veux que la magnificence ,

Déployant toute sa splendeur ,

De ces lieux chasse la douleur .

Et qu'elle atteste ma puissance .

Que nos gais Troubadours ,

Par l'esprit & les graces ,

Enchaînent sur leurs traces

Les jeux & les amours .

Que ces jeunes bergères ,

Image du zéphir ,

Par leurs danses légères

Allument le désir

Et fixent le plaisir .

Je veux que la magnificence , &c.

UN SOLDAT survenant .

Un guerrier qu'accompagne une nombreuse escorte ,

Est près, en cet instant, de la première porte.

ENGUERRAND.

Ah ! ce sont eux ; je vole au devant de leurs pas.
Il sort avec sa suite.

S C E N E I I.

ROBERT seul, avec joie.

O ciel ! dans mes projets ne m'abandonne pas,
Que je fus indigné, quelle fut ma surprise,

Lorsqu'en arrivant dans ces lieux,
Je vis que cette terre étoit encor soumise

Aux infernales loix d'un tyran odieux !

Quoi ! me dis-je en fureur, encore des esclaves !

Ah ! brisons d'indignes entraves,
Eteignons pour jamais la féodalité,

Et que de nos efforts naîsse la liberté.

Mais j'ai dû commander à mon impatience,

Pendant six mois à force d'art,
Sous le nom de Robert, j'ai déguisé Guiscard ;

J'ai su tromper la longue expérience

Du sombre & farouche Enguerrand,
De ce cruel rival, de cet époux tyran,

Vainement j'aurai donc gagné la confiance.

Non, mon espoir n'est point détruit,
Et de tous mes efforts je vais goûter le fruit,

Le voilà ton écrit, amante trop sensible ;

Oui, mes yeux & mon cœur ont reconnu ta main.

Guiscard, amant aimé de la tendre Alisbelle,

Puise-tu jusqu'à moi te frayer un chemin !

» Ne crois pas à ma mort que mon tyran publie ;
 » Au fond d'un noir cachot vivante ensevelie ,
 » Depuis douze ans entiers je m'y vois consumer ,
 » Cent fois contre mes jours je fus prête à m'armier ;
 » Mais non , j'ai conservé ma déplorable vie :
 » Ah ! j'ai bien des raisons peur vivre & pour t'aimer .
 » A la forêt de Rochebrune ,
 » Ton cœur , s'il est à moi , peut tenter la fortune .
 » Je t'attends & l'espoir vient de me ranimer . «

Air sépulcral.

Ici depuis douze ans un traître ,
 Du jour dérobe le flambeau
 A l'objet qui n'eut qu'à paraître
 Pour faire éclore un jour plus beau !
 Que dis-je ? hélas ! mon pied peut-être ,
 Mon pied pose sur son tombeau .
 Horrible idée ! affreuse image !
 Ah ! Guiscard , commanda à ta rage ,
 Si tu veux lui rendre le jour .
 Sagement fais tête à l'orage ;
 Ce n'est point ici le courage ,
 C'est l'art qui doit servir l'amour .

Claire , ma digne sœur , à mes yeux va paraître ;
 Quel plaisir de nous voir , & de nous reconnaître !
 Mais on vient .

SCENE III,

ENGUERRAND , CLAIRE , OLIVIER , SOLDATS.

Robert se met dans la foule.

CLAIRE à Enguerrand.

Enguerrand ! un si pompeux accueil

(9)

Est fait pour flatter notre orgueil,
Et pour embarrasser notre reconnaissance.

ENGUERRAND.

Je voudrais seulement qu'il fût en ma puissance
De le rendre digne de vous.

OLIVIER.

Quoi ! pour des inconnus peut-il être plus doux ?

ENGUERRAND.

Nous pourrons bientôt nous connaître.
De vous mêmes vos noms je les saurai peut-être
Mieux que de votre messager.

CLAIRE.

Moi, Claire Valdemare.

OLIVIER.

Et je suis Olivier.

ENGUERRAND.

(à part.) (haut.)
Il suffit. Quels attraits ! Pour un pressant voyage,
Madame, vous m'avez fait demander passage.
Vous appeler moi-même, & vous bien recevoir,
En vous connaissant mieux, eût été mon devoir.
Robert !

ROBERT sortant de la foule.

Que voulez-vous ?

CLAIRE stupéfaite.

Ciel ! ô ciel !

ROBERT à Enguerrand.

Ma présence
Cause à cette étrangère un singulier transport.

C L A I R E.

Vos traits m'ont rappelé l'absence
D'un frère qui peut-être est au sein de la mort.

E N G U E R R A N D à un des gens qui survient.
Qu'est-ce?

L E M E S S A G E R.

Le vieux Arthur, près de sa dernière heure,
Veut vous parler avant qu'il meure.

E N G U E R R A N D.

Je te suis. (aux autres.) Pardonnez; un devoir important
M'appelle. — Près de vous, je reviens à l'instant. (A Robert.)
Je te charge de tout. (Il sort avec celui qui lui parle.)

S C E N E I V.

C L A I R E, O L I V I E R,

R O B E R T, qui fait signe aux autres de sortir.

T R I O.

E N S E M B L E.

Ah ! dans quel trouble épouvantable
Cet instant vient de nous jeter.
Le péril était redoutable,
Et ton art a sauf } l'éviter.
Avec cart j'ai dû }

C L A I R E. O L I V I E R.

Mais, ô Guiscard ; ô tendre frère !
Toi, que je crus privé du jour,
Apprends-nous donc par quel mystère
Nous te trouvons dans ce séjour ?

C'est le mystère
De l'amour.
De ta sœur, de mon Alisbelle,
Olivier, tu pleures la mort.

OLIVIER. CLAIRE à voix basse. *Béni et*
Depuis douze ans notre Alisbelle
N'a-t-elle pas fini son sort?

ROBERT. *Malentendu et*
Sa destinée est plus cruelle,
Sa vie est pire que la mort.

OLIVIER. CLAIRE. *Malentendu et*
Elle vivrait ! notre Alisbelle ?

ROBERT *leur donnant l'écrit* *Malentendu et*
Tenez, voyez quel est son sort.

CLAIRe. OLIVIER, *après avoir lu* *Malentendu et*
Ah ! grands dieux !

ROBERT. *Malentendu et*
Qui, tel est son sort,

OLIVIER. *Malentendu et*
Est-il bien possible ?
Ah ! monstre d'horreur !

CLAIRe. ROBERT. *Malentendu et*
O frère sensible,
Calme ta fureur !
O frère sensible,
Ce monstre d'horreur,
Dans ce lieu terrible,
Crain peu ta fureur.

OLIVIER. *Malentendu et*
Il m'est impossible
De venger ma sœur.
Ah ! sa chaîne horrible,
De son poids terrible,
Ecrase mon cœur.

ROBERT.

Ecoutez-moi tous deux, vous qui, seuls sur la terre,
 D'un innocent amour connaissiez le mystère.
 Je craignais, cher ami, ton père & son courroux,
 La haine divisait l'une & l'autre famille,
 Et d'Arbel, à coup sûr, m'eût refusé sa fille.
 La guerre s'alluma ; de mon devoir jaloux,
 Je partis sans délais, mais je partis époux
 Et comblé des faveurs d'un secret hyménéé ;
 Mon Alisbelle alors, comptait seize printems,
 Et j'arrivais moi-même à l'âge de vingt ans.
 Enchanté de mes nœuds & de ma destinée,
 Aux plus affreux dangers je m'offre aveuglément ;
 J'appellais Alisbelle au milieu des allarmes,
 Son tendre souvenir favorisait mes armes,

La mort respectait son amant.

Après six ans de trouble, on termine la guerre ;
 J'accours, j'interroge, on m'apprend
 Qu'Alisbelle était morte épouse d'Enguerrand.
 L'effet de ce récit fut celui du tonnerre,
 Je fus anéanti ; par de tendres efforts,
 Claire, ma digne sœur, & bien plus mon amie,
 Réveilla dans mon sein l'existence endormie.
 Je vécus, mais mon cœur n'avoit plus ses ressorts,
 Au milieu des vivans, j'étais au rang des morts.
 J'avais, dans cet état, végété six années ;
 Je jettais sur la vie un regard de dédain,
 Quand ce terrible écrit ressuscite soudain
 Mes facultés abandonnées.
 Je pars secrètement, (pardonne, ô tendre sœur !)
 J'arrive dans ces lieux à force de souplesse,
 Du farouche Enguerrand, je gagne la faveur.

Ah ! quand il faut servir la vertu , le malheur ;

L'artifice a-t'il rien qui blesse ?

Enfin depuis six mois dévoré , mais discret ,

Je me suis ménagé l'aveu de son secret .

Ma lettre , ô mes amis , vous est donc parvenue ?

C L A I R E .

Tu le vois , cher Guiscard , puisque je suis ici .

Ta lettre , au reste , la voici .

Par elle ta retraite enfin nous est connue :

Tu nous dis de nous rendre en ce lieu détesté ,

Pour y donner la liberté

A la malheureuse Alisbelle ,

Qu'enferme en ses cachots une prison cruelle .

» De nos Républicains , tous aujourd'hui soldats ,

» Faites-vous , mes amis , une escorte fidelle ;

» J'ai besoin de leurs coeurs , j'ai besoin de leurs bras ,

» Nous dis-tu ; car c'est peu de sauver Alisbelle ,

» Au secours du pays , mon cœur souffrant m'appelle .

» C'est un vrai monstre qu'Enguerrand ,

» Il est de ses vassaux le féroce tyran .

» Sous des noms supposés prétextant un voyage ,

» Envoyez demander un instant de passage ;

» Vous l'aurez , vous viendrez , nous pourrons nous unir

» Pour consommer le grand ouvrage .

» Accourez nous venger , accourez tous punir

» Un scélérat aussi barbare .

» Vos noms sont Olivier & Claire Valdemare ,

» Gardez-en bien le souvenir . «

Nous avons scû les retenir ,

Mon frère .

R O B E R T .

Et du projet la réussite est sûre .

OLIVIER.

Brave & sensible ami, j'en accepte l'augure.

ROBERT.

Oni, nous triompherons ; ces bras me sont garans
 Que la terre bientôt n'aura plus de tyrans.
 Et nous, bons citoyens, sur qui leur horde impure,
 Jettais insolentement un regard dédaigneux ;
 Nous, courbés si longtems sous leur joug orgueilleux,
 Enfans de la patrie, égaux par la nature,
 C'est à nous qu'il convient de briser tous les fers,
 De noyer dans leur sang les brigands & les traîtres.
 O loix, liberté, désormais nos seuls maîtres,
 C'est à nous de vous rendre aux vœux de l'univers.

OLIVIER.

De bons cultivateurs, sont nos dignes ancêtres ;
 Que le soc honoré par leurs civiques mains,
 Aujourd'hui se transforme en glaive,
 Qu'il frappe nos bourreaux, & que par lui s'achève
 L'ouvrage trop tardif du bonheur des humains.

ROBERT.

On vient.

SCENE V.

LES MÊMES, EN GUERRAND, Suite.

ENGUERRAND.

(à Olivier.) Dans les jardins on vous attend, Madame.
 Suivez, heureux époux, votre adorable femme,
 (d'un de ses gens,) Et vous, vous conduirez leurs pas.

(A Claire.)

Puissiez-vous en ces lieux trouver quelques appas !

(à Robert.)

Reste.

SCÈNE VI.

ENGUERRAND, ROBERT.

ENGUERRAND.

Nous voilà seuls, Robert, j'ai fait la preuve
 De ton attachement pour moi,
 Et de ma confiance en toi
 Je vais te donner une preuve ;
 Mais prends garde au secret que je livre à ta foi.

ROBERT.

Ce secret est à vous encore.

ENGUERRAND.

A toi seul, ô Robert, je veux le découvrir
 Ce désastreux secret que tout le monde ignore,
 Et mon cœur entier va s'ouvrir.

COUPLETS.

J'avais juré d'être fidèle
 Pour jamais à ma liberté ;
 A l'amour constamment rebelle,
 J'opposai longtemps ma fierté.
 Le hazard m'offrit Aliselle,
 Et soudain de mon cœur blessé
 Par un seul regard de la belle,
 Mon vain serment fut effacé.

Aussitôt qu'on aime, on espère;
 J'étais riche, assez jeune encor.
 En secret j'entretins son père,
 Et de lui j'obtins mon trésor.
 Mais c'était de sa fille même
 Que dépendait mon vrai bonheur,
 En tremblant j'osai dire j'aime,
 Un coup d'œil rassura mon cœur.



Sans peine à l'autel amenée:
 Alisbelle combla mes vœux:
 Je crus l'amour & l'himénéée
 D'accord pour former ces doux nœuds,
 Mais, dieux! aveuglement funeste,
 Malheur que je ne pus prévoir!
 De cet hymen, il ne me reste
 Que la honte & le désespoir.



ROBERT.

Vous me faites frémir, vous la peigniez si sage.

ENGUERRAND.

Ah! je le dois pour mon honneur.
 Mais écoute, & tu vas frémir bien davantage.
 Comme amant, comme époux, je goûtais le bonheur,
 J'entrevois déjà la douceur d'être père,
 Quand Alisbelle devient mère,
 Trois mois avant l'instant marqué pour notre hymen,
 Un tel événement n'admet pas l'examen.
 La fureur me saisit, elle était inutile;
 Je fçus me commander, je fçus lui mettre un frein,
 Et dévorant mon noir chagrin,
 Je pris un parti sage, en un cas difficile.
 Cet Arthur qui vient de mourir;

Fut

Fut le seul en ces lieux à qui j'osai m'ouvrir ;
 L'enfantement précoce , eut pour cause une chute
 Qu'un feint trépas suivit de près ;
 D'un convoi somptueux j'ordonne les apprêts ;
 Selon mes vœux tous s'exécute ;
 Et dans une obscure prison
 La nuit , avec son fils entraînant Alisbelle ,
 Au monde pour jamais je dérobe avec elle
 Mon opprobre , & sa trahison .

ROBERT.

Ah , grands dieux !

ENGUERRAND.

Eh ! qu'as-tu ?

ROBERT.

Vous aviez bien raison
 De promettre à mon cœur encor plus d'épouvanter :
 Oui de tous les forfaits qu'une ame abjecte invente
 Le forfait — d'Alisbelle est le plus odieux .

ENGUERRAND.

En conviens-tu , Robert ?

ROBERT.

Si j'en conviens : ah ! dieux !

ENGUERRAND.

Il est d'autant plus grand , qu'enfin sans résistance ,
 N'écoutant que l'amour , ne suivant que la loi ,
 J'ai franchi l'immense distance
 Que son état obscur , mettait entre elle & moi .

D U O.

D I A L O G U E.

R O B E R T, hors de lui.

Affreuse injure,
Cette parjure
Est sans doute un amant secret.

E N G U E R R A N D.

D'après l'injure,
Oui, la parjure
Adoroit un amant secret.

R O B E R T.

Perfide adresse !
Ah ! la traîtreſſe,
Cherchait, en s'unissant à vous,
A tromper l'amant & l'époux.

E N G U E R R A N D.

Oui, la traîtreſſe,
Avec adresse
Forma des noeuds que je crus doux
Pour tromper l'amant & l'époux.

R O B E R T.

Et le fils.
De cette infidèle,
Dans sa prison vit avec elle.

E N G U E R R A N D.

Oui, le fils
De cette infidèle,

E N G U E R R A N D.

N'ai-je pas dû cacher au jour
Le fruit de ce coupable amour ?

R O B E R T.

Vous avez dû cacher au jour
Le fruit d'un si coupable amour.

E N G U E R R A N D.

N'ai-je pas dû cacher au jour
Le fruit d'un si coupable amour ?

ROBERT.

Point de pitié, point d'indulgence !
 Sans nul effort, sans nul regret !
 Je servirai votre vengeance,
 Je garderai votre secret.

ENGUERRAND, à part.

Ah ! j'ai bien placé mon secrétaire.

ROBERT, à part.

Justes dieux ! quel affreux secret !

ENSEMBLE.

Je servirai votre vengeance, Soyons tous deux d'intelligence,
 Je garderai votre secret. Et cachons bien notre secret.



ENGUERRAND.

Arthur vient de mourir. Seul, il eut connaissance
 Du séjour qui renferme Aliselle & son fils.

A son défaut, tu me suffis,
 Je les remets en ta puissance,
 Et tu seras, dès cette nuit,

Dans le lieu souterrain par moi-même conduits
 Ils manquent d'alimens.

ROBERT.

Grands dieux !

ENGUERRAND.

En diligence
 Il faut leur en porter; charge-toi de ce soin.
 Je t'accompagnerai.

ROBERT, à part.

(haut.) Quel funeste témoin !
 Allons, courrons.

ENGUERRAND.

Après cette fête insipide,
 Que je donne à regret — bien politiquement,
 Il faut te retirer dans ton appartement.
 J'irai t'y trouver seul, & je serai ton guide.
 Je vais au-devant d'eux. — Qu'on serve promptement.

(Il sort.)

SCENE VIII.

ROBERT, seul d'abord; LES GENS ensuite.

Finale.

ROBERT.

De quels traits mon ame est atteinte !
 Quel trouble affieux vient me saisir !
 Quel mélange d'espoir, de crainte,
 Et de douleur & de plaisir !
 S'il est sincère, elle est coupable.
 Mais, a-t'il dit la vérité ?
 Alisbelle est-elle capable
 D'une telle infidélité ?
 Alisbelle, ton ame pure,
 Plus pure que le plus beau jour,
 Auroit pu trahir la nature,
 Profaner l'hymen & l'amour :
 Non, non, non.
 De quels traits mon ame est atteinte ! &c.

S C E N E I X.

ROBERT, VALETS, *apportant une table toute servie.*

ROBERT *à part.*

(récit.)

Sans alimens, grands dieux ! depuis près de deux jours !
Que ne puis-je à l'instant voler à leur secours !

C H O U R.

Que tout s'empresse,
Que l'allégresse,
Du moins en ce jour,
Règne en ce séjour;
Que pour la fête,
Chacun s'apprête,
Chassons le souci,
Ce n'est pas toujours fête ici.

ROBERT *à part.*

J'ai donc un fils ! ah qu'il me tarde
De le presser contre mon cœur.

U N V A L E T.

Allons, enfans, un peu d'ardeur,
Vous voyez que le ciel vous garde
Encore un moment de bonheur.

C H O U R.

Que tout s'empresse, &c.

SCENE X.

LES MÊMES, ENGUERRAND, CLAIRE, OLIVIER,
TROUBADOURS, Suite d'hommes & de femmes.

(*On se met à table pendant les couplets.*)

ENGUERRAND.

Que l'on répète ces couplets,
Où la sage raison avec l'esprit éclate :
L'idée est fine, délicate ;
Elle honore à mes yeux celui qui les a faits.

UN TROUBADOUR.

Savez-vous, aimables époux,
Ce que c'est que le mariage ?
C'est le départ pour un voyage
Qui doit durer autant que nous :
Par un beau temps, quand on s'embarque,
On a l'espérance d'un heureux sort :
Ce n'est pas toujours une marque } *Bis,*
Qu'on doit arriver à bon port, } en chœur.

Il ne suffit pas que d'amour
Les doux soupirs enflent la voile,
Et que la séduisante étoile
Vous éclaire le premier jour,
Du fidèle navire qui flotte,
Sur un océan dangereux,
Que la raison soit le pilote, } *Bis,*
Je réponds d'un voyage heureux. } en chœur

(23)

On ne peut dire trop souvent,
Dût-on paraître un peu sévère,
Que la raison est une mère
Et que l'amour est un enfant;
De tous les deux, je suis l'apôtre
Pour guider nos coeurs & nos sens:
Ils ne peuvent rien l'un sans l'autre, *Bis*,
L'un par l'autre ils sont tout-puissans. } en chœur.

ENGUERRAND.

Il suffit.

ROBERT, (*bas, à Claire.*)
Je sais tout, Alisbelle respire;
Mais demandez qu'on se retire,

CLAIRE.

Nous avons fait un pénible chemin;
Et si vous permettez.

ENGUERRAND.

C'est ici votre empire,
Daignez parler, madame, & recevoir ma main.
(Il donne la main à Claire, & pendant cette sortie on
chante le chœur suivant.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Que votre chaîne fortunée
Soit de fleurs jusqu'au dernier jour;
Que pour vous les noeuds d'hyménée
Soient à jamais ceux de l'amour.

Fin du premier acte.

B 4

A C T E I I.

Le théâtre représente un souterrain dans lequel on descend par un escalier en spirale ; une lampe, une table, quelques chaises, des livres, des instrumens de musique forment, avec un lit, l'ameublement de ce cachot.

S C E N E P R E M I E R E.

ALISBELLE, LIONEL *endormi sur le lit.*

(Alisbelle allant tour-d-tour à son fils et à la rampe du degré, écouter si l'on vient.)

D U O.

ALISBELLE

J'ÉCOUTE en vain, personne encore,
Grand dieu, quel sera mon recours !
Hélas, voilà bientôt deux jours
Que la faim dévore
L'enfant que j'adore,
Grand dieu ! que j'implore,
Viens à son secours.
Que dis-je ! Ah ! malheureuse,
Quelle terreur affreuse !
Soudain vient me saisir.
Ah ! à ce monstre impitoyable,
Pour précipiter notre fin,

Voulloit (ô supplice, effroyable)

Nous faire périr par la faim.

Mon fils ! ... Certe image m'accable.

LIONEL endormi & rêvant.

Tiens , prend mon pain ,

Ma tendre mère !

Mère si chère !

Voilà mon pain ,

Je n'ai pas faim.

ALISBELLE.

Dieu ! qu'entends-je ! ô surprise extrême ,

Mon fils : il m'offre l'aliment

Dont il a tant besoin lui-même ;

Il pense à moi même en dormant ;

Chère & sensible créature ,

Tu vivras... j'ouvrirai mon flanc ,

Et m'immolant à la nature ,

Je te nourrirai de mon sang.

LIONEL s'éveillant.

Ah ! que dis-tu ?

ALISBELLE.

Grand dieu j'ai troublé son repos.

LIONEL se levant & allant à sa mère qui courroît à lui.

Tu m'éveilles bien à propos. ,
Maman , car je faisais un rêve , oh , bien bizarre .
Voux-tu l'entendre ?

ALISBELLE.

Oui , cher enfant .

LIONEL [i].

C'est pourtant singulier , quand rien ne nous défend
Des erreurs du sommeil , comme l'esprit s'égare .

[i] Il a un portrait dans son sein ou à son côté .

Ecoute : je rêvais que tu disais tout bas ;
 Là, tout près de mon lit, quoi ! l'on ne viendra pas ;
 O mon cher Lionel ! & la faim te dévore.
 Ah ! prends pitié de lui, dieu ! grand dieu que j'implore,
 Un homme tout-à-coup se présente à mes yeux,
 Il pose devant moi quelques mets précieux.
 Ah ! je l'ai reconnu ; dans ma maine innocente
 Il remet un poignard ; j'entends parler de sang ;
 Le cri semblait partir de ta bouche tremblante,
 Et je m'éveille en frémissant.
 Que dis-tu de ce rêve ?

ALISBELLE.

Il est dans la nature,
 Par la faim, d'une part, ton corps est tourmenté ;
 Et par l'aveu récent de ma triste aventure
 Ton cœur de l'autre est agité.

LIONEL.

Je conçois bien cela ; je n'ai donc fait qu'un songe.

ALISBELLE.

Hélas, oui, cher enfant ; mais la faim qui te ronge
 N'est que trop une vérité.

LIONEL.

Va, je n'ai pas bien faim, c'est un oubli peut-être ;
 Oui, le bon Arthur va paraître,
 Il nous aime sincèrement ;
 Et c'est avec regret qu'il sert un pareil maître.
 Ton sein me prodigua le premier aliment ;
 Après m'avoir nourri, tu brûlas de m'instruire,
 Arthur en trouva le moyen ;
 Il obtint d'Enguerrand (peu facile à séduire)
 Des livres, des crayons, des instrumens : eh bien
 Tu vois que mes jeunes années,

Qui semblaient, par l'ennui, devoir être fanées,
Eurent le travail pour soutien :

Le travail & ma mère, il ne me manquait rien.

ALISBELLE l'embrassant.

O tendresse ! (*à part*) abrégeons un si doux entretien.
N'entends-je pas quelqu'un ?

LIONEL.

Oui, l'on ouvre la porte.

S C E N E I I.

LES MÉMES, ENGUERRAND, ROBERT *portant*
une corbeille & une lampe.

LIONEL avec élan.

C'est la corbeille qu'on apporte,
Maman, tu vas manger.

ALISBELLE.

Ah ! je respire enfin,
Il ne sera donc pas victime de la faim.

LIONEL.

Ciel ! ma mère !

ALISBELLE.

Eh ! qu'as-tu ?

LIONEL.

Regarde.

ALISBELLE.

Ah, dieux ! où suis-je ?
C'est lui, je le revois ; n'est-ce point un prestige ?

ENGUERRAND.

Quel trouble !

(28)

ROBERT.

Il est bien juste ; Arthur fut leur appui.
On redoute à ma vue un gardien plus sévère
Et moins aisé peut-être à séduire que lui.

LIONEL.

C'est l'objet de mon songe, il ressemble à mon père.

ALISBELLE.

Taisez-vous, malheureux !

ENGUERRAND.

Madame, Arthur est mort,
Robert est désormais chargé de votre sort.

QUATUOR.

ROBERT.

La voilà donc, cette Alisbelle Oui, la voilà cette Alibelle.

Cette infidèle,

Qui par un double faux serment,
Trampa l'époux, trahit l'amant.

ALISBELLE, LIONEL.

Dieux ! Alisbile, ■
Un faux serment.

ALISBELLE.

Seigneur, arrachez-moi la vie,
C'est avant ce cruel moment
Qu'elle devait m'être ravie.

ENGUERRAND, ROBERT.

Si vous deviez perdre la vie,
C'était avant le faux serment.

ALISBELLE.

Je n'ai point fait de faux serment.

LIONEL à Robert.

O vous dont la nature
Forma les traits si doux,
Une humble créature
Embrasse vos genoux,

Je vous implore pour ma mère,
D'Enguerrand, calmez le courroux,
Hélas ! puisqu'il n'est point mon père,
Jamais il ne fut son époux.

ENGUERRAND.

Taisez-vous,
Eloignons-nous.

ROBERT,

Levez-vous,
Conraignons-nous.

ALISBELLE avec un cri, auquel se retourne Enguerrand
croyant, que c'est à lui qu'il s'adresse.
Cher époux !

ALISBELLE & Lionel.

C'est fait de nous,

(Robert sort avec Enguerrand, on conçoit la pantomime.)

SCÈNE III.

ALISBELLE, LIONEL.

ALISBELLE, après un instant de silence expressif.

Non, je ne crains pas ta fureur
Qu'alluma le récit d'un traître ;
Je t'ai vu, je me sens renaitre,
Guiscard, j'ai retrouvé mon cœur.
Viens, hâte-toi de reparaitre,
Un mot va calmer ta fureur,
Un seul mot, te fera connaître
Mon innocence & ton cœur.

LIONEL.

Voilà donc l'auteur de mon être ?
Voilà donc l'époux de ton cœur.

A L I S B E L L E.

Oui , voilà l'auteur de ton être ;

Oui , voilà l'époux de mon cœur ,

E N S E M B L E.

A L I S B E L L E. Je l'ai vu , } Je me sens renaitre.

L I O N E L. Comme toi , }

Oui , nous calmerons sa fureur ,

Un seul mot lui fera connaître

Mon } innocence & son erreur.

Ton }



A L I S B E L L E.

Guiscard va revenir , j'en ai le doux présage :

Viens , d'un hymen sacré , cher & précieux gage ,

Tu vas en être encor le seul & vrai témoin .

Pourra-t-il , dans tes traits , ne pas voir son image ?

Le ciel te réserva pour ce dernier besoin .

L I O N E L.

Et moi ! je lui dirai que malgré ta détresse

Tu vécus pour me secourir ,

Que malgré tes tourmens , tu daignas me nourrir ,

Que pour tous deux , enfin , l'excès de ta tendresse ,

Put seul t'empêcher de mourir .

A L I S B E L L E.

Tu diras vrai ; mais songe à la faim qui te presse .

L I O N E L.

Va , je ne la sens plus : j'entends encor du bruit .



S C E N E I V.

LES MEMES, ROBERT se montre en haut de l'escalier, & ferme soigneusement la porte.

ALISBELLE, à part.

C'est Guiscard que je vois paraître !
Toi, de mon cœur unique maître,
Est-ce l'amour, hélas ! qui vers moi te conduit ?

PANTOMIME ESSENTIELLE.

Robert descendu lentement, Lionel s'avance vers lui avec timidité, & lui prend la main qu'il porte à ses lèvres ; Alisbelle s'approche aussi dans une attitude touchante, les yeux fixés sur Robert, qui après avoir ardemment embrassé Lionel & regardé Alisbelle avec une émotion extrême, lui prend la main, & la mène en silence au bord du théâtre.

ROBERT.

Je n'examine pas si vous êtes coupable
D'un crime qu'en ces lieux tout semble me prouver,
Mère trop malheureuse, innocente ou coupable,
Mon devoir est de vous sauver,
Et je viens le remplir.

ALISBELLE.

Daignerez-vous m'entendre,
Et me croire sur-tout.

ROBERT.

S'il est en mon pouvoir.

ALISBELLE.

A me justifier, j'étais loin de m'attendre ;
 Mais il le faut enfin ; vous allez tout savoir :
 Enguerrand vous a dit que pour sauver ma gloire
 J'ai feint de lui céder une entière victoire,
 Et qu'il obtint ma main de l'aveu de mon cœur.

ROBERT.

Ce sont ses propres mots.

ALISBELLE.

Eh ! vous l'avez pu croire ?

Vous qui connaissiez l'imposteur
 Et l'affreux artisan d'une trame si noire.
 Guiscard, je vais parler, soyez juge entre nous.
 Vous savez que l'amour vous nomma mon époux,
 Doux lien qu'il fallut dérober à mon père,
 Par une longue haine animé contre vous.
 J'avais pour confident votre sœur & mon frère ;
 Et j'espérais par leur secours
 Cacher à tous les yeux le fruit de nos amours.
 Enguerrand se présente, & son nom, sa fortune
 De mon père ébloui fascinèrent les yeux ;
 Il est d'oublier son rang & ses ayeux,
 Il m'accable des soins de sa flamme importune ;
 Tout se prépare enfin pour l'hymen odieux.
 Peignez-vous votre épouse & sa douleur amère ;
 Mon premier dessein fut de tout dire à mon père ;

Mais c'était courir à la mort !

Et je sentais que j'étais mère.

Enfin, je me décide à confier mon sort
 A ce fier Enguerrand lui-même,
 En tremblant je lui dis que j'aime,
 Je le crois, dit-il, sans rigueur.

Quand

Quand on est jeune & belle , on est bientôt sensible ;
Mais quand j'aurai la main , tout me sera possible.

Pour tâcher d'obtenir le cœur,

Du saint nœud de l'hymen. — Eh ! quoi ? je suis liée —
Par l'auteur de vos jours ? Non — cet hymen n'est rien ,

Et vous n'êtes point mariée. —

Je suis plus , je suis mère , — & vous pensez trop bien

Pour vous laisser dans la détresse ,

Répond-il avec art : croyez qu'un tel aveu ,
Preuve de confiance , augmente ma tendresse ;

Je saurai pardonner l'erreur d'un premier feu.

Qu'entre nous meure ce mystère ;

Unissons-nous ; par ce lien ,

Votre enfant deviendra le mien.

Croyez qu'autant que lui votre gloire m'est chère ;

Sur-tout , point de refus , alors il faudrait bien

En dire , malgré moi , la cause à votre père ; —

Et le cruel me quitte après cet entretien.

On me traîne mourante à cet hymen funeste ,

Et depuis. —

ROBERT.

Il suffit — de lui je fais le reste. —

Viens , ô mon Alisbelle ! objet vraiment céleste ;

Nous sommes bien servis par le sensible Arthur ;

Notre vengeance approche ; & l'instant en est sûr ;

Le ciel nous favorise ; il amène , ô ma chère !

Olivier , & Claire ma sœur ,

Dont l'hymen a rendu ton frère possesseur.

ALISBELLE.

Je reverrais mon frère & ma plus tendre amie !

ROBERT. —
Instruits de nos malheurs, ils sont ici tous deux
Avec des gens armés, & le monstre odieux,
De qui par le sommeil, la rage est endormie,
Va voir punir enfin sa féroce infamie.

TRIO.

Dialogue.

ALISBELLE, ROBERT, LIONEL.

R.O. Je retrouve enfin ce que j'aime,
LIO. Je retrouve un père que j'aime,
A.L. Je retrouve un époux que j'aime;
Pardonnons au lâche Enguerrand,
Par lui mon malheur fut extrême,
Toi
Par mon bonheur est plus grand.
Vous

ALISBELLE.

Que dis-je, hélas ! où nous entraîne
Un espoir frivole & trompeur !
L'hymen m'accable de sa chaîne,
Il ne te laisse que mon cœur.

ROBERT.

Il péira.

ALISBELLE.

Ma main tremblante
S'unirait à ta main sanglante !
Qu'il ne tombe pas sous tes coups.

ROBERT.

C'est ton bourreau.

ALISBELLE.

C'est mon époux !
Qu'il ne tombe pas sous tes coups.

LIONEL.

Pardonne à ton fils, rendre mère,
L'honneur commande que mon père
Soit seul ton véritable époux,
Et ton tyran n'est pas mon père.

ALISBELLE.

Il a pour lui la loi sévère.

LIONEL.

Eh bien ? touchons-la par nos pleurs,
Par le récit de nos malheurs ;
Elle ne pourra nous entendre
Sans briser des liens affreux,
Et tous trois nous serons heureux
Si la loi daigne nous défendre.

ROBERT, ALISBELLE.

Est-ce un ange, grand dieu, que nous venons d'entendre ?

ENSEMBLE.

La loi ne pourra se défendre
De briser des liens affreux,
Et tous trois nous serons heureux
Si la loi daigne nous défendre.

Us prennent Lionel dans leurs bras, & lui prodiguent
Les plus tendres caresses.

SCENE

EXE

LES MEMES, ENGUERRAND au haut
de l'escalier du cachot où il reste.

ENGUERRAND.

Non, traîtres, vous mourrez.

TOUS TROIS.

Grand dieu, tout est perdu !

{ 36 }

ENGUERRAND.

Frémissez, j'ai tout entendu,
A ma vengeance légitime
Manquait depuis long-tems la dernière victime :
A mes coups, elle-même, elle vient de s'offrir,
Et ce cachot, pour vous, ne doit plus se rouvrir.

ROBERT.

Tremble, Olivier fait tout.

ENGUERRAND.

Il est en ma puissance.

Robert l'épée à la main monte rapidement les
degrés suivis de son fils, qu'un instant naturel
porte à accompagner son père.

ALISBELLE.

Guisard, où courrez-vous? Ciel défend l'innocence,
Fais tomber le tyran sous tes foudres vengeurs.

Robert monte, Enguerrand met l'épée à la main,
& après avoir feint de reculer jusqu'à la porte
du cachot, fait sauter Robert & Lionel par
des gardes cachés derrière cette porte, & dit
à ses gens,

ENGUERRAND.

Saisissez-les tous deux.

ALISBELLE.

Juste ciel!

(elle tombe évanouie.)

ENGUERRAND.

Et toi meurs.

S C E N E VI.

ALISBELLE seule, évanouie, & se ranimant
peu-à-peu.

C'est à présent que je succombe !
C'est à présent qu'il faut mourir.
Pour eux, du moins, puise ma tombe
En même-tems ne pas s'ouvrir !
Tu veux, ô ciel ! que je succombe ;
Mais daigne au moins les secourir.
O toi que je vois sans défense,
En proie aux horreurs de la mort,
C'est donc pour un semblable sort
Que j'elevai ta tendre enfance !

Récitatif. { Mais on s'avance ; ah, si c'était ! —
Vaine espérance — tout se tait.

O juste ciel ! non, il n'est pas possible
Que tu sois insensible.
Aux maux que nous avons soufferts,
Ils sont inconnus aux enfers ;
Je meurs, grand dieu ! si telle est ton envie.
Sans murmurer de ton courroux,
Mais en me livrant à tes coups,
J'ose, grand dieu : te demander la vie
De mon fils, & de mon époux.

Quel nouveau bruit ! — Est-ce un malheur plus grand ?

S C E N E V I I.

ALISBELLE, CLAIRE, ROBERT, LIONEL.

Claire & Lionel descendus, se jettent dans les bras d'Alisbelle.

C L A I R E.

LIONEL. O ma mère ! } Dieu ! quel affreux mystère.
CLAIRe. O ma sœur ! }

En deux mots, mon époux averti par mon frère,

Dissimule, veille, & surprend

Un satellite d'Enguerrand,

Qui sur nous sourdement allait murer la porte ;

Dans la juste fureur qui soudain le transporte,

Il veut le poignarder ; l'autre tombe à ses pieds ,

Et lui dit, en tremblant : si vous m'ôtez la vie ,

À vous-même , à l'instant , elle sera ravie ;

Vous êtes tous sacrifiés.

Sauvez-moi , je vous sauve. — Olivier lui pardonne ;

Et séduit par l'or qu'on lui donne ,

Notre ennemi devient notre libérateur ;

Il court faire à ce monstre un récit imposteur ,

Et conduit près de nous notre escorte fidèle ,

Qui , par son courage & son zèle ,

Achève en ce moment de punir nos bourreaux.



SCENE VIII.

LES MÊMES, ENGUERRAND, que ROBERT,
& OLIVIER tiennent enchaînés, & forcent de descendre dans le cachot, avec une troupe d'Enguerrand qu'entraînent les soldats d'Olivier.

SCENE VIII. CLAIRE avec feu. LIONEL

Voici, voici nos deux héros
Et le vil tyran dans leurs chaînes.

ALISBELLE.

Et voilà la fin de nos peines !

LIONEL.

Quel bonheur après tant de maux !

ROBERT.

Toi, tes détestables complices,
Vous périrez ici dans les mêmes supplices
Qu'inventa ta fureur.

ENGUERRAND.

Calme ce vain transport !
Je ne veux de toi que la mort.

ROBERT.

Vas, ton supplice est prêt, tu subiras ton sort;
Douze ans dans les tourmens vécurent tes victimes :
Barbare, tu mourras pour expier tes crimes ; —
Le soin de son honneur te dérobe à mes coups.

La loi sera jugé entre-nous,
Elle me promet la victoire;
Pour nous c'est une double gloire :

Un triomphe équitable en est cent fois plus doux :
Toi, reste en ce cachot ; & vous, suivez-moi tous.

*Tout le monde sort avec Robert, qui enferme
Enguerrand & ses soldats.*

S C E N E I X.

ENGUERRAND ET SES SOLDATS.

CHŒUR,

Grands dieux !
A notre aveugle obéissance,
Etais-je donc la récompense,
Le prix que vous aviez promis.

ENGUERRAND.

Si ces orgueilleux ennemis
Etaient tous en votre puissance,
Que diriez-vous ? — amis, silence,
Ils vont tous vous être soumis.

CHŒUR.

Comment ?

ENGUERRAND.

Ecoutez, mes amis :
Cette caverne sombre,
Qu'en des tems orageux,
Dans le roc & dans l'ombre,
Creusèrent mes aieux ;
A des détours sans nombre
Cachés à tous les yeux,
Seul, je connais ces lieux ;
L'ennemi fait retraite
Et nous croit sans appui,
Cette porte secrète
Va nous conduire à lui ;

Sur-tout que la prudence

Dirige tous nos pas :

Une ample récompense

Nous offre ses appas,

CHŒUR.

Vous

Marchons dans le silence ;

Ne nous trahissons pas.

Il sortent tous par la porte secrète qu'ouvre Enguer-

rand.

Fin du second acte.

A C T E III.

Le théâtre représente une esplanade devant la demeure d'Enguerrand. Pour bien entendre ce troisième acte, il faut consulter & exécuter la décoration, des fossés entourent le fort; un de ces fossés a un escalier & une porte prise dans l'embrasure d'un créneau & imperceptible: tout cela conduit à la cazerate, qui se referme aussitôt qu'Enguerrand y est rentré avec ses gens, & ne laisse voir aucun passage à ceux qui ne connaissent point le lieu. (Cette note est très-essentielle.)

S C E N E P R E M I E R E.

M A R C H E G U E R R I E R E.

**ALISBELLE, CLAIRE, ROBERT, OLIVIER,
LIONEL, SOLDATS.**

A L I S B E L L E.

FU Y O N S un séjour détesté:

Guiscard, à mon désir, ne soyez point contraire;
Dans la demeure de mon frère,
Et ma gloire & mes jours seront en sûreté. =

Je vous permets de m'y conduire ;
 Mais, puisqu'il ne peut plus nous nuire,
 A mon farouche époux, rendez la liberté.

ROBERT.

Après tant de forfaits ! Non, ma chère Alisbelle ;
 Non, je crains trop le prix d'une action si belle !
 Commandez aux transports d'un cœur trop généreux ;
 Un tigre qu'on déchaîne en est plus dangereux.

Par une plus atroce guerre
 Ce monstre en liberté rendrait nos maux plus grands.

Point de grâce pour les tyrans,
 Leur sang est un tribut que réclame la terre.

SCENE II.

LES MEMES hors ROBERT.

QUATUOR.

TOUS.

Après tant de maux & de larmes
 Combien le bonheur a de charmes !
 Comme on jouit de son retour,
 D'une nuit orageuse & sombre,
 Quand le soleil a chassé l'ombre,
 Qu'il est doux de voir un beau jour.

LIONEL.

O mère tendre & généreuse
 Puisse mes jours, sauvés par toi,
 Te rendre désormais heureuse
 Autant que tu souffres pour moi !

TOUS.

Après tant de maux & de larmes, &c.



OLIVIER.

Quel bruit vient de se faire entendre?

CLAIRE.

A de nouveaux dangers faut-il donc nous attendre?

ROBERT.

Briserait-il ses fers?

ALISBELLE.

Où portez-vous vos pas?

OLIVIER.

Dans ce séjour affreux, ma sœur ne rentrez pas.

Olivier & Robert entrent dans le fort par le pont-levis.

SCENE III.

ALISBELLE, LIONEL, SOLDATS,
ENGUERRAND & *les siens sortant par une
cazemate dans l'angle droit du théâtre*; Enguerrand
fond avec sa troupe sur Alisbelle & Lionel.

ENGUERRAND.

Rendez à ta prison

Cette épouse coupable

ALISBELLE.

Quel nouveau coup m'accable!

Dieux, quelle trahison!

Epuise sur moi ta colère,

Hélas! épargne mon enfant,

ENGUERRAND.

Non, ta trahison le défend,

Séparez la mère & l'enfant.

LIONEL.

C'en est donc fait; adieu ma mère,

Tu ne verras plus ton enfant.

ALISBELLE au désespoir.
Epouse sur moi ta colère!

ENGUERRAND.

Rien ne peut calmer ma colère!

Non, vis pour pleurer ton enfant,

SCENE IV.

LES MEMES, ROBERT & les siens.

Les soldats d'Alisbelle sont repoussés par ceux d'Enguerrand, lorsque Guisard descend de la citadelle avec son monde & Olivier.

COMBAT.

Enguerrand ne pouvant se saisir d'Alisbelle, défendue par Robert & Olivier, s'empare de Lionel, & l'entraîne, aidé de ses gens, dans la cage-mate qui se referme pendant ce tems.

ROBERT, ENGUERRAND.

Tu mourras, tyran détestable. Tu mourras, rival exécrable.

ALISBELLE, CLAIRE, LIONEL.

Grand dieu ! grand dieu ! secourez-nous.

ROBERT.

Oui, tu periras tous mes coups.

Pendant ce tems, Olivier combat les soldats d'Enguerrand qui veulent enlever Lionel & sa mère ; cette scène doit être sévèrement groupée.

OLIVIER.

Je te défends, je te suffis.

ALISBELLE, cri déchirant.

Guiscard, on m'arrache ton fils.

À ce cri Robert tourne la tête, quitte Enguerrand pour courir à Alisbelle. Voilà le moment où les satellites du tyran & lui-même traînent Lionel dans le fort dont ils lèvent le pont-levis; accablement de tous les personnages.

S C E N E . V.

LES MEMES, ROBERT avec force.

ROBERT.

Amis ne perdons pas courage,
Nous pourrons dissiper l'orage.
Nous avons laissé dans ces murs
Des compagnons braves & fiers,

ENGUERRAND sur la tour.

Tout m'abandonne, tout me fait,
De toute part la mort me suit,
Mais il me reste une victime,

(aux acteurs d'enbas.)

Le Vois-tu? vois-tu ton enfant?

Contre moi rien ne le défend,

Et son trépas sera ton crime.

Tous voyant l'épée sur le sein de Lionel.

Gruel, épargne un faible enfant.

ENGUERRAND à Robert.

Rends-moi la coupable Alisbelle,

Rends-moi mon épouse infidelle,

Ou je poignarde ton enfant.

Oui, tu mourras.

T o u s .

Moment terrible,

Il va frapper, monstre inflexible !

Arrête, barbare Enguerrand.

Lionel attendant le coup de la mort, apperçoit le poignard d'Enguerrand (arme usitée alors), il le saisit & en frappe Enguerrand, qui allait le percer lui-même, & qui tombe derrière les creneaux; l'enfant est rapporté sur la scène par son père & les soldats qui le portent dans leurs bras, à sa mère.

T o u s .

Dieux ! il a frappé le tyran !

L I O N E L descendu, le poignard à la main, & le montrant à Robert & à Aliselle,

Je garde cette arme sanglante

Qui vient de punir Enguerrand.

Jusqu'à l'heure où ma main plus ferme & plus vaillante
Aura pulvérisé jusqu'au dernier tyran.

O mon père ! ô tendre Aliselle !

Il n'est plus d'obstacle à vos noeuds.

D'un amant, d'un époux fidèle,

Daignez enfin combler les vœux.

A L I S B E L L E .

Oui, viens dans les bras d'Aliselle,

Viens, Guiscard, & serrons nos noeuds

Un amant si vrai, si fidèle

A bien mérité d'être heureux.

R O B E R T .

Que ce funeste domicile,

De pleurs, de haine & de douleurs

A l'avenir soit un asyle

De paix, d'amour & de bonheur.

Le chœur répète les quatre dernier vers.



